

Je n'ai pas la prétention d'avoir découvert Sulte. Vingt biographes avant moi l'ont portraituré. Ils ont dit de lui tout le bien possible et je ne pourrais pas en dire du mal, lors même que j'en aurais le désir.

Afin d'éviter les redites, suivons le rapidement à travers sa carrière active et mouvementée. Il naquit à Trois-Rivières le 17 septembre 1841. Il est le fils du capitaine Benjamin Sulte et de Marie Lefebvre dont l'un des aïeux fut le premier colon de la Baie du Febvre. Le premier Sulte vint en Canada en 1756. Il était soldat dans un des régiments de Montcalm et s'établit à Trois-Rivières.

A voir sa figure ouverte, sa pétulance de jeune homme, sa démarche vive et élastique, on ne se douterait pas que Benjamin Sulte aura bientôt atteint la cinquantaine. Il ne s'en doute pas et ses amis encore moins. Il offre l'un des exemples les plus frappants du fait que le travail constant est plutôt avantageux que nuisible à la vigueur de la constitution.

A l'âge de dix ans il quittait l'école des frères pour pourvoir à sa propre subsistance. C'était commencer bien jeune le rude apprentissage de la vie. C'était un de ces enfants précoces, remplis d'activité, de courage et d'énergie qui se disent avec conviction :

“ Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années. ”

Il possédait déjà les éléments d'une bonne instruction française et anglaise. D'abord employé dans un magasin de nouveautés, puis dans une épicerie, il devient comptable chez J. A. Gouin et Cie, puis nous le retrouvons commis sur un vapeur faisant le service entre Trois-Rivières et Montréal. Entre deux campagnes, il ouvre un magasin sur le chemin de fer alors en construction entre Arthabaska et Doucet's Landing, et en 1864 il revient chez MM. Gouin et Cie. La vie accidentée qu'il menait depuis treize ans ne l'avait pas empêché d'étudier tous les soirs. Dès 1859, il était déjà connu dans le monde des lettres. Sa prose et ses vers s'étaient un peu partout dans les journaux et les revues. Je laisse ici la parole à M. Léon Ledieu, l'aimable chroniqueur du *Monde Illustré*, qui, le 26 novembre 1887, écrivait ce qui suit :

« Il avait cependant trop de loisirs, encore, puisqu'il réussit d'entrer, en 1862, dans une compagnie d'infanterie, à Trois-Rivières, et alla en 1865 à la frontière avec les galons de sergent de couleurs. A son retour, en juillet, il va à l'école militaire de Québec, puis pendant un automne il fait les comptes-rendus d'une session du Parlement, et en février, jetant la plume pour reprendre le fusil, il reprend le chemin de la fron-